

Edouardo BERNAD

Date de l'entretien : 23 juin 2009

Lieu de l'entretien : Bordeaux, 33000

Enquêteur : Marianne BERNARD

MARIANNE BERNARD - Marianne Bernard, donc nous sommes à Bordeaux, le 23 juin 2009, et j'interviens dans le cadre du recueil de la mémoire orale des républicains espagnols résistants en France.

Aujourd'hui, j'ai le plaisir d'être avec Monsieur Edouardo Bernad qui lui est né en Espagne et je vais lui laisser la parole pour nous conter, nous relater sa vie un petit peu avant la guerre civile et plus tard.

Edouardo Bernad - Oui, bonjour. Voilà, je m'appelle, comme on a dit, Edouardo Bernad Balladin. C'était le nom de ma mère, la famille de ma mère. Je suis né le 6-11-1931 dans un petit village qui s'appelait Ontiñena dans la province, dans le sud de la province de Huesca en Espagne. Je suis origine d'une famille, disons, la petite, la bourgeoisie, la petite bourgeoisie rurale du côté de ma mère. Par exemple, mon grand-père était un petit entrepreneur de maçonnerie, un des meilleurs tailleurs de pierre de la région, du côté, enfin, ma grand-mère, du côté maternel savait, enfin, les deux savaient lire et écrire. Ma grand-mère même arrivait à composer à ces heures libres des poésies qu'elle racontait après aux amis dans le village. Du côté de mon père c'était différent, c'était une famille, disons de laboureuse, qui vivait sur leurs avec leurs... leurs terres. Par contre, ma grand-mère ne savait ni lire, ni écrire, j'ai perdu mon grand-père paternel très jeune alors qu'il avait 40 ans.

Mon père était tailleur d'hommes et femmes. Il était en même temps musicien puisqu'il avait un handicap à un pied de naissance. Et puis ma grand-mère avait voulu

qu'il fasse, qu'il fasse autre chose que le travail de l'agriculture. Et il se fait qu'au village aussi, il y avait une des meilleures écoles de musique de toute la région qui était tenue par un italien, on l'appelait l'italiano et qui ratissait pratiquement tous les jeunes des... des... des environs qui voulaient apprendre la musique et venaient au village... Mon père s'est mis dès qu'il a fait, a fini son métier il s'est mis à son compte. Il avait un ouvrier, une ouvrière. En plus, comme il était musicien, il jouait aussi dans l'orchestre. Il y avait plusieurs orchestres dans le village mais il jouait dans un des orchestres et notamment dans un orchestre de jazz. Parce que dans mon village, il existait déjà un orchestre de jazz, en 1925.

Vous voyez que, je vous rappellerais, que le jazz est arrivé en Europe vraiment en 1925 à Paris avec les « Joséphine Baker et les Revue Nègre ». Et mais dans mon village y avait des gens aussi le jazz qui se jouaient et qui ratissaient avec à travers les fêtes des... des villages et des différents villages de la province. Ils ratissaient très large parce qu'ils amenaient déjà le Charleston, le Swing et voilà et là ! En plus de du Paso doble du Tango, de la rumba et tout ça, quoi ! Voyez ? Et mon père délaissait souvent l'atelier pour aller jouer en orchestre.

Ma mère est une femme qui était très cultivée parce que dans la... maf... dans la famille maternelle, il fallait être cultivé et en même temps bien se tenir. Et ma mère était une très bonne couturière et tout ça. Mais bon pour des raisons de couple, elle voulait pas exercer à l'atelier de mon père, bien que... que qu'elle avait une bonne. Il y avait une bonne. Moi... moi j'ai toujours connu... tant que j'étais au village une bonne, une bonne. Mais voilà, moi étant gosse, j'étais un gosse... bon, j'a, j'a, j'avais perdu deux frères. Un qui était plus âgé que moi, qui s'appelait Hector, qui était un blondinet. Il était mort d'in... d'in... d'insolation. Et un qui était un an... un an plus jeune que moi, il s'appelait Grégorio. Il est mort de... de la rougeole.

Vous voyez à cette époque-là... les familles... étaient très nombreuses. Y avait neuf, dix, douze gosses. Mais il arrivait une ne... ne une épidémie et les gosses mouraient par dizaines chaque jour. Voilà c'était comme ça ! Et... du fait que j'étais resté tout seul, j'étais assez gâté, très gâté, gâté, un peu beaucoup. Et... un... un gamin très turbulent en plus très capricieux... voilà ! [souffle]

Je pourrais m'étaler longuement là-dessus, mais non on va continuer. Et, voilà et nous étions logés en dernier dans la caserne de la guerre civile. Parce qu'il faut dire que j'étais dans un village républicain. Toute ma famille était républicaine, très républicaine. Mon grand-père avait créé, avec d'autres amis entrepreneurs comme lui, le centre républicain, le cercle républicain dans le village en 1909. Et c'était le seul centre qui avait sur trente kilomètres à la ronde, dans tous les villages. Vous voyez c'était... et en 1903, il y avait déjà un maire républicain dans mon village. Et en 1931, évidemment ça a continué !

Il a plus de guerre civile. Il y avait plus de prêtre à partir de 1934. Il y avait plus de prêtre non plus. Il y avait une église, une très belle église. Mais il y avait pas de prêtre parce que y'a... ils pouvaient pas vivre. Les gens n'allaient pas à la messe suffisamment. Les... les... les... grands, les gens très riches l'avaient laissé tomber malgré qu'ils étaient très à droite, voilà !

Et un matin... un matin... 1936, une nuit, je me suis réveillé et puis je me suis aperçu sur 2h, 3h du matin, que j'étais tout seul dans la maison. Je me suis affolé. J'étais au balcon. J'ai cassé un barreau, parce que je croyais entendre quelqu'un qui passait dans la rue. Et... et je me suis ouvert la main. Ça aurait pu être très grave si je m'étais coupé une veine. Et puis le lendemain matin, ma mère m'a trouvé dans le lit tout... tout ensanglanté. Et la guerre civile venait d'éclater. Et ma mère était partie avec mon père avec beaucoup de gens de village garder les routes parce qu'ils savaient pas de quel côté ça allait tourner.

Donc vos... vos parents se sont engagés... très tôt pour la République ?

Oui sa ... que bon toute la famille était engagée pour la République. La plupart du village, la majorité du village était... était pour les républicains. Bon, donc, que là c'était facile... oui. C'est-à-dire que j'avais déjà, j'avais trois oncles. C'est-à-dire que du point de vue idéologique... Il faut dire que le village était républicain sans une vraie définition idéologique. L'idéologique est arrivé après, si, sauf que j'avais trois oncles... Mon grand-père était, comme j'avais dit maternel, était républicain et il est... il luttait même à l'UGT, déjà avant la guerre, « L'Union Générale des Travailleurs ». Et j'avais

trois oncles du côté de ma mère qui était au POUM, militant au POUM avant 36 déjà, dont un était un dirigeant. C'était... Il travaillait comme... disons comme contrôleur du métro à Barcelone. Et c'était un dirigeant du POUM. C'était le parti communiste trotskyste de l'époque.

Et bon, ils se sont tous engagés les deux, les deux plus jeunes se sont engagés dans l'armée républicaine dès que le coup d'Etat a éclaté. Il faut dire que le village a été envahi par les milices qui sont arrivées de Catalogne, qui venaient pour aider, d'essayer de libérer Saragosse qui avait été prise par les Franquistes d'entrée. Et, à partir de ce moment-là, ils ont importé aussi la collectivisation des terres au village, collectivisation qui a été très... très mal perçue dans le village parce que les gens n'étaient pas d'accord du tout. En plus, c'était des républicains. Ils voulaient pas ça. Ils disaient, « *Nous... Vous nous laissez tranquilles. On sait ce qu'on a à faire !* » etc. La plupart du village, la plupart des hommes du village sont partis au front. Un de mes oncles a été tué déjà les premiers combats à Huesca dans une contre-attaque, aux portes de Huesca. Il s'était engagé dans une unité du POUM, et il a été tué dans une contre-attaque. Bon voilà, c'est dommage, c'était un des oncles les plus intéressants, intelligent, cultivé. Et, c'est un homme merveilleux.

Rappelez-nous ce qu'était le POUM ?

POUM c'était le « Parti Ouvrier d'Unification Marxiste » qui était, ben, je vous dis, comme je vous dis... Parti Communiste Trotskyste, voilà ! Alors voilà, mon père à partir de ce moment-là, il a adhéré à la CNT, Confédération Nationale du travail, anarchiste. Et, le village a été géré par une collectivisation, on pourrait dire obligatoire, de... de la CNT. Et comme mon père ne pouvait pas aller au front, parce qu'il ne pouvait pas courir, il a essayé de partir au front, on lui a dit, « *Non ! Tu pars pas parce que tu te fais plumer quand on t'attaque. Ils te mettent la main dessus, tu peux pas courir* ». Et il jouait un rôle important dans cette collectivité qui gérait le village. C'est pour ça, moi bon, moi j'ai connu... C'est vrai, nous étions très près du front, parce que nous étions environ à 20, 30 kilomètres en ligne droite, de la ligne de front, sur Saragosse. J'entendais fréquemment les canonnades et tout. Et bon, ça été

difficile parce que j'avais, moi j'avais commencé avant la guerre ci... civile, j'avais commencé à aller à l'école.

Et là, on a plutôt vivoté parce que tout le monde était mobilisé, même les instituteurs. Et tout, tout le monde a été mobilisé. Et puis bon, ça s'est passé comme ça. On était sous la ligne de front mais on voyait. Y'a les soldats qui descendaient du front se reposer dans la commune et les soldats qui allaient monter sur le front qui avant de monter sur le front se reposaient aussi sur la commune, surtout ces communes de de voilà ! On a vécu pendant... près de deux ans comme ça ! Et, évidemment, pour nous c'était vraiment... On est... C'était un monde complètement différent.

Et il faut dire que les gosses, on les tient entraînés. On nous avait entraînés. La... on appelle ça la protection civile pour nous protéger de l'aviation etc, savoir, comment essayer de se cacher des avions, se mettre dans des trous, se mettre les mains sur... sur la nuque, quand... quand se coucher par terre contre quelque chose qui pouvait nous protéger etc. Ça, on était entraînés.

Puis, un matin de 1938, mars 1938, y'avait ma mère quand j'suis arrivé dans la cuisine, y'avait ma mère qui était toute bien habillée, ma... ma... ma sœur, parce-que j'avais une petite sœur qui était née en 1937, avec une valise. Et ben voilà, on a pris un camion et on est partis sur Lérida avec ma mère. Et mon père savait déjà que les franquistes avaient enfoncé le front. C'était imminent et il avait commencé à prendre ses précautions. Parce que déjà depuis... depuis un mois, ça tournait mal, parce qu'on voyait de plus en plus l'aviation allemande, italienne qui passait, qui nous survolait, voilà qui menaçait.

La famille Bernad s'était regroupée en dehors du village déjà, mais bon. Et on est partis sur Lérida chez les amis qui étaient à 55 kilomètres. C'était en... à Catalogne. Et on n'a pas fini de manger, il y a eu un terrible bombardement de trois heures de l'aviation allemande et italienne. Ils ont pilonné pendant trois heures Lérida. Ça a été affreux. On était... nous étions dans une cave, toute une bande de femmes, d'enfants et de personnes âgées. Et c'est une... c'est une horreur parce que les bombes tombaient tout autour. La maison, on avait cru à plusieurs reprises que la maison allait nous tomber dessus. Et tout tremblait. C'est impossible que la maison tienne.

Quand Lérida s'est vidée, on est tout Lérida, les gens qui est resté, qui était là, sont partis à la campagne, le lendemain. On a... tout le monde voulait dormir dehors parce qu'ils avaient peur d'un autre bombardement, parce que justement les républicains avaient rétabli une deuxième ligne de front sur... sur Lérida, coupée en deux par El Segre. C'est un... je crois que c'est El Segre, c'est un fleuve important. Et ils avaient établi une ligne de front de l'autre côté voilà ! Et bon, on est partis.

Les gens voulaient pas nous laisser partir. Ils voulaient qu'on reste, « *On vous cache là* ». Bon, mon père était passé. Il nous avait pas trouvé parce que mon père avait... Ce qui s'est passé dans mon village, c'est que justement le jour où nous sommes partis l'après-midi, ils ont fait les... les gens qui gouvernaient dont mon père, avaient fait donner un... en espagnol on dit un bandeau, c'est-à-dire, un appel à la population, leur disant, « *Voilà, il faut... On vous donne une heure pour partir parce que dans une heure nous allons faire sauter le pont* » Parce que on était à la limite d'une rivière et... « *Vous ne pourrez plus passer avec vos charrettes, ni rien, nous vous avertissons que les fran... les franquistes arrivent. Ce sont la Légion étrangère. Ce sont les Maures. Et vous savez qu'ils ont carte blanche pendant quarante-huit heures pour faire tout ce qu'ils veulent : piller, violer. Tout qu'ils veulent. Nous vous conseillons, même les gens qui ne partagent pas nos opinions, de partir parce que vous vous cachez en dehors du village, parce que vous risquez de... parce que...* » Et ça a été la folie.

Pardon ? Vous nous avez... vous avez invoqué le nom de Maures. Qui étaient ces gens-là ?

Oui, ça été... bon. En 31, l'Espagne, il lui restait encore un territoire en colonie. Colonie, c'était le Maroc espagnol. Les Maures, los moros comme on appelait en Espagne. Et comme le coup d'Etat a été fait là, la légion a mobilisé massivement la population maghrébine on pourrait dire, espagnole du territoire, des territoires de la colonie espagnole et les a envoyés. Et ils ont passé en Espagne. Et dans la Légion étrangère, et il y en a même plus de deux cent vingt mille. C'était pas... c'est pas rien. Et... avaient, comme je vous l'ai dit, ils avaient carte blanche. Quand ils rentraient quelque part, ils avaient carte blanche pendant quarante-huit heures pour piller, violer, tout ce qu'ils

veulent. Enfin, tout ce qu'ils voulaient voilà ! C'est... c'est c'était terrible. C'était voulu pour terroriser la population, voilà ! C'était comme... comme les pilonnages de l'aviation hitlérienne et d'Hitler et de Mussolini d'ailleurs Mussolini en 38... Oui à l'été 38, à donner l'ordre à l'aviation italienne de faire des bombardements terrifiants sur le... sur la Catalogne pour, disons, sur la population civile.

Et c'était un Espagnol qui les commandait ces Maures là ou ... ?

Oui, en principe, c'est des Espagnols qui les commandait. C'est... c'était des militaires, des militaires franquistes. C'était pas... oui ! Y'a parmi eux, y avait sans doute quelques officiers. Y a eu parmi des officiers qui sont passés des officiers et puis bon, des caporaux, des sergents, des comme ça. Mais les unités, les unités, les unités militaires et la tête, c'étaient des Espagnols, souvent accompagnés d'Italiens, et d'Allemands, des nazis. Des nazis parce que c'étaient la division Condor, la division Condor qui était l'élite, qu'avait envoyé Mussolini. Une de ces unités s'entraînait en Espagne. Et comme on dit souvent, c'est ces unités aussi.

Donc vous êtes passés de l'autre côté de la ligne de front et qu'est-ce qui s'est passé après ? Qu'est-ce qui s'est produit ici ?

C'est qu'on... on a pu rejoindre la Catalogne. Parce qu'on est parti avec ma mère, on s'est... Je vais faire vite parce que là c'était très dur aussi. On a retrouvé les gens du village qui avaient... qui étaient partis en Catalogne, presque tout le village, presque tous. Comme ils avaient pu avec des charrettes, ils étaient à pied et tout ça. Et on a retrouvé mon père, puis on a pris un train et on est descendu sur Barcelone. Mon père avait déjà une destinée par le gouvernement de la République. On a... on est allé dans la banlieue de Barcelone diriger un atelier, une usine de textile qui travaillait pour l'armée quoi ! C'est-à-dire qu'à l'époque, il faut dire que la coupe du tissu était faite par des hommes. Ils étaient tous à la guerre, où presque tous.

Donc, il y avait dans... On était dans la banlieue de Barcelone. C'est à Badalona, juste en limite, à toucher Barcelone. Et, on était dans une usine de textile. Et il y avait peut-

être 200, 250 femmes qui travaillaient. Et il y avait deux bonhommes pour couper, mon père dirigeait l'usine. Mais en même temps, il coupait avec un autre monsieur qui avait 85, ou 86 ans, un tailleur. Bon voilà, pour donner du travail à toutes ces femmes. Et là, bon ben, on est resté presque un an à crever de faim, parce qu'on crevait de faim. On crevait littéralement de faim ! La première nuit, parce que les aviations italiennes venaient bombarder tous les jours, toutes les nuits, on descend à la cave après. Avec mon père, on a décidé de monter.

On avait une terrasse, une grande terrasse. On montait sur la terrasse voir ce qui se passait, si les avions viennent. On descend à la cave et moi j'assistais à chaque fois à tous les bombardements. Que ce soit de jour ou de nuit, j'assistais. La nuit, c'était un véritable feu d'artifice avec les réflecteurs qui cherchaient les avions, la DCA qui tirait dessus. Et on voyait. Et on habitait juste devant l'entrée principale d'un hôpital. Et on voyait, après, tous les bombardements. Je voyais tout ce qui arrivait. Et on a vécu comme ça. Et pendant le jour, moi, j'allais à l'école et je vivais avec une bande de gosses très importante qui était... qui savait pas où étaient leurs parents. Ils vivaient dans la rue la plupart du temps. Et ces gosses m'ont beaucoup appris parce que, bon, ils m'ont appris à vivre dans l'adversité, dans les moments très difficiles et à survivre à des conditions extrêmes. Ça m'a mûrie de cinq, six ans, entre tout ce que j'ai vécu avec les bombardements et tout ça, et ce que j'ai connu après.

Oui, parce que rappelez-nous l'âge que vous aviez à l'époque ?

Ben, j'avais 6 ans [*Marianne parle en fond: 6 ans !*]

Donc un tout petit enfant !

Petit enfant. Mais voilà. Et puis bon, quand ils ont... quand le front de Catalogne a été enfoncé, il s'est posé la question, bon ben, il faut partir. Et les dames, les femmes qui étaient là travaillaient, ne voulaient pas nous laisser partir : « *Non, non, vous partez pas. On vous cachera etc.* » « *Non* », mon père il a dit, « *Bon si, on reste ici, s'ils m'accrochent, ils m'ont... ils m'ont... Ils vont me faire de moi de la saucisse là. Et il faut*

que je m'en aille ». Alors il s'est tourné vers ma mère, et puis vers moi, et ma sœur, il dit, « *Ecoutez. Vous vous devez rester parce qu'à tous les quatre, ça sera très difficile qu'on arrive jusqu'à la frontière. Ça sera presque impossible. Moi j'ai des chances d'y arriver. Mais avec tous les quatre, on va pas y arriver* ». Et ma mère s'est retournée vers lui et lui dit, « *Écoute. C'est simple, si on s'en va, on sera tous les quatre. Je ne reste pas toute seule. Si tu vas, si tu pars, moi je pars. On part. Ce sera tous les quatre ensemble. On reste pas* » Et je pense que beaucoup de temps, de très longtemps après, j'ai compris que ma mère nous avait sauvé. Et là on est parti, à pied, sur une commune voisine qui était, je sais pas, à une vingtaine de kilomètres. Quand on habitait là-bas, il y a eu un terrible bombardement parce que mon père avait combiné avec un ami. Il avait des amis qui étaient dans l'armée ! Qui fait qui faisaient le transport des militaires vers la frontière, si, voilà !

Ils passaient entre telles heures et telles heures, sur cette commune, à tel endroit. Et ils pouvaient nous prendre là, le jour où il fallait partir parce qu'ils savaient que le front allait, a été passé. On a attendu deux heures ou trois heures dans une église. On a essuyé d'abord un bombardement, deux bombardements. Puis après, et puis mon père est venu en courant, « *Vite, vite, vite, on y va* ». On a pris un camion. C'était un camion de militaires blessés qu'on évacuait vers... vers la frontière. Et on est parti. On a fait - je sais pas - on a fait soixante-dix kilomètres, quatre-vingt kilomètres. Mais on roulait à vingt ou trente kilomètres à l'heure parce qu'il fallait surveiller là. On a pris quelqu'un du village aussi en cours de route. Et à la tombée de la nuit, c'était à la...au moment de l'obscurité. Y a, parce que, c'est la route de Barcelone qui va vers Portbou... Elle longe, elle longe la mer presque tout le temps et la voie ferrée. Et un moment donné, on a entendu un avion, un avion, un hydravion décollé.

Et tous les militaires qui étaient là, tous les... y'en a qui avaient pas de bras, d'autres qui avaient pas de jambes qui avaient... c'est... Il a dit : « *Bon c'est un hydravion italien. Il faut sauter.* » Le camion éteint les phares et il s'est éloigné là - je sais pas - il a fait cinquante ou quatre-vingt mètres. Et ma mère et ma sœur et moi, nous étions contre la cabine. Ma mère s'est jetée sur ma sœur parce qu'elle était paniquée. Elle a... l'aviation l'a paniquée. Et elle m'a accroché par le cou. Elle m'a verrouillé. J'étais

ventre en l'air, alors tout le monde a sauté. Et mon père m'a accroché par la main dans le noir. Il me tirait en criant : « *Il faut sauter. Il faut sauter autrement on va se faire tuer. On va se faire tuer* ». Et j'entendais les avions qui... Moi j'étais conscient qu'il fallait sauter parce que on allait tous mourir là. Et puis, dans les dernières secondes, mon père m'a lâché et il a sauté. Et j'ai entendu distinctement l'avion passer très bas. Et deux sifflements, et des explosions beaucoup plus bas. Il nous avait raté de deux mètres, mais deux mètres... On s'est aperçu que c'est la chance. C'était qu'on était sur une hauteur, et que, en bas, il y avait la voie ferrée et que c'est ce qui nous avait sauvé. Parce qu'à deux mètres de bombes, on s'en sauve pas là ! Et un moment après, j'ai vécu un moment terrible, parce que là je me voyais mort.

Moi j'étais conscient, ma mère est... Moi j'étais conscient qu'on allait mourir là, vraiment conscient qu'on allait mourir. Et un moment après, j'ai entendu quelqu'un qui sautait dans le camion. C'était mon père qui s'est tourné, qui est venu vers moi et dit, « *Écoute* ». Il a dit à ma mère : « *Laisse-moi au moins si à l'occa... si l'un de nous... si ça se présente, il faut au moins que tu me laisses sauver Edouard... Edouardo* ».

Et bon puis, vingt minutes après, tous les militaires sont arrivés en se tenant les uns des autres. Et puis une demi-heure après, on a dormi dans un campement de soldats qui montait vers... de surtout de blessés qu'on transportait. Et alors une nuit infernale, du vent, la fameuse tramontane là. Il pleuvait, il pleuvait. Couchant la paille, je pensais. Je dis, « *Qu'est-ce que j'ai comme chance d'être ici. Qu'est-ce que j'ai comme chance d'être ici !* » Et je pensais aux gens qui marchaient sur la route partout là, sous la pluie, sous le vent.

Le lendemain, on est repartis. Et c'est encore rebelote. Avec trois militaires qui nous ont accompagnés, mais on est parti à pied jusqu'à Portbou. On a passé sur un pont. Y'avait que les rails et la rambarde El Segre qui descendait avec un fleuve là si on tombait en bas, c'était fini là. On passait en marchant sur les rails et en se tenant sur la rambarde. Et un militaire avait pris ma mère par la main. Et mon père avait pris ma sœur dans ses bras. Et on est parti. Ils nous ont... après ils nous ont abandonnés parce que, sans doute, ils devaient établir une ligne de front. Et on est arrivés dans un... dans une gare. Y'avait peut-être 40 000 personnes qui étaient là, un train qui était chargé. Ils attendaient la locomotive. Mon père a dit, « *On ne reste pas là, parce*

que là, l'aviation arrive. Ils vont faire un véritable carnage ». On a continué, ça a été. Je vais finir parce que c'était une odyssee arriver jusqu'à Portbou. Et on a passé une nuit d'enfer à Portbou. Et là, on a été séparés, parce qu'on empêchait les hommes de passer. Avec ma mère, ma sœur et moi, on a pu monter dans un camion tous debout parce que on était serrés comme des sardines. On se tenait les uns aux autres, parce qu'on... Et on... Dans une longue colonne qui montait sur la frontière, on a... on est allés jusqu'à Cerbère. Mais ça a duré sept-huit heures, ou je sais pas, cinq-six heures, je sais pas combien.

On est arrivés à Cerbère. On nous a classé. Je crois même qu'on nous a vaccinés. On nous a mis un papier, un carton attaché avec une ficelle. Oui, on est... on a resté jusqu'à, je sais pas, dix heures du soir ou onze heures du soir. Et là, on nous a mis dans un train. Et y'avait eu des bombardements sur Portbou et la DCA tirait depuis le haut. Ma sœur s'accrochait, elle attrapait à chaque fois, elle était paniquée. Elle s'accrochait à ma mère, elle criait, elle hurlait. Moi j'ai voulu dire, « *Écoute, on est en France maintenant, tu risques plus rien.* » On a pris le train et on a navigué pendant deux jours et trois nuits, deux jours ou trois nuits, ou trois nuits et deux jours. Trois nuits et deux jours. On s'est arrêté plusieurs gares, où la croix rouge nous donnait du lait etc. Et puis un soir, on a débarqué à Cosnes-sur-Loire dans la Nièvre.

Avant d'évoquer les premiers pas en France, quelle a été la date de votre premier passage de la frontière française ?

Je crois que c'était les premiers jours, le premier le 1 ou 2 de février 1939... 39 oui ! Voilà, oui c'est ça !

Donc là vous évoquez les conditions de retraite en fait ; Mais... vous, est-ce que vous rappelez bien de tout ça parce-que vous étiez quand même jeune !

Oui, c'est-à-dire que, si je me rappelle parfaitement, puisque bon, je pourrais m'étaler longuement sur tout ce qui s'est passé. Bon parce qu'il y avait des moments et ça... Parce que y'a un moment donné... Que j'ai pas dit qui m'avait profondément marqué :

on est attaqué par l'aviation. On a été attaqué plusieurs fois par l'aviation... en montant sur Portbou. Et puis, une demi-heure après, nous on a pu se cacher. On a... les gens se sont cachés. Et une demi-heure, vingt minutes après, je suis arrivé dans une clairière, il y avait plein de cadavres de femmes, d'enfants qui avaient mis, surpris par l'aviation, qui avaient été mitraillés. Et moi ça m'avait, on était harassés, on était fatigués. On... J'avais une couverture, qui est par là, là ! Mise autour de moi, et qui nous permettait aussi de nous cacher aussi. Et moi, ça m'avait bouleversé parce que je pensais que ça aurait pu être nous quoi ! Et là, je m'étais juré. Je me dis si un jour, je pensais les gens qui étaient... si des avions, c'étaient des barbares, c'est pas des êtres humains qui mitraillent comme ça la population civile. Et je m'étais juré si je m'en rescapais, quand je serais grand, je me battrais contre ces barbares. Là, c'est pas possible. C'est... c'est mon serment personnel que j'avais fait étant gosse ! J'avais 7 ans

Donc à votre arrivée en France à Portbou - par Portbou vous êtes passés - avez-vous été séparé des parents, ou des frères et sœurs ? Comment ça s'est passé ?

Oui, c'est-à-dire qu'on a mon père. On avait été obligé de le laisser à Portbou, parce que, à ce qu'on a compris, les républicains pensaient établir une ligne de front encore, disons au... au nord, au nord de Barcelone. Ils voulaient récupérer tous les hommes de moins de soixante-dix ans, pour les engager, les engager sur le front, même ceux qui étaient pas militaires, pour au moins servir dans l'intendance etc... [*Raclement de gorge*].

Alors on a été séparés. C'est pour ça que, avec ma mère, ma mère et ma sœur on est rentrés tous seuls. Enfin, on nous a chargés dans un camion là et on est montés. On est montés sur le... vers Cerbère. Il faut dire que sur la route, c'était terrible parce qu'y avait des... l'aviation continuait à canarder. Temps en temps, on le voyait sur le bord de la route. Il y avait des charrettes qui avaient été écrasées par l'aviation, des camions qui avaient été incendiés etc., quoi !

Bon, en France, je vous dis, quand je vous dis, on a pris un train qu'on a navigué en France pas mal ! Et on a atterri une nuit à Cosne-sur-Loire. Il fait... il y avait beaucoup

de neige et on est montés dans des autobus. Et on a voyagé à peu près une petite heure et on est arrivé dans une commune qui était dans l'Yonne, juste au... limite de la Nièvre et qui s'appelait Etais-la Sauvin. Ça se trouve entre la route, sur la route entre Cosnes et Clamecy. Et là, à notre grande surprise, on est arrivés - je ne me rappelle plus si c'était un autobus ou deux autobus, parce que là, ça, c'est beaucoup - et dans une grande salle, avec les tables mises, les couverts mis, des fleurs, des gens très accueillants. Ça paraissait... ça paraissait même un monde irréel. Pour nous, ça nous paraissait irréel. Des gens qu'on ne comprenait pas évidemment, parce qu'ils parlaient français. Tout le monde parlait français.

Et bon, on s'est assis pour souper. On nous a servi une soupe chaude. Ça faisait quatre, cinq jours qu'on n'avait pas mangé un repas à peu près convenable. C'était qu'on n'avait presque pas mangé quoi ! Et des gens qui étaient tellement accueillants, gentils. Et à la fin du repas, y'a une dame qui a demandé à ma mère si on voulait des gâteaux. Et ma mère est une femme très, très réservée, très prudente. Comme en espagnol, « gato » ça veut dire « des chats », y s'est dit ces gens-là, peut-être ici, dans ce pays on mange les chats. Elle a dit non. Elle a dit non. Moi ça faisait un an et demi ou deux ans que j'ai vu pas le chocolat. Les gâteaux, j'en voyais pas beaucoup non plus. Je n'avais pas beaucoup non plus [rires]. Trois jours après, on s'est beaucoup marrés d'apprendre ce qui s'était passé. Enfin bref, voilà !

On a été logés dans une maison, une maison, grande maison dans le village. Et puis, toute de suite, on s'est lié d'amitié avec les gens qui étaient propriétaires de cette maison. C'était des gens qui tenaient un hôtel-restaurant. C'était un... des gens très intéressants. Le couple était très intéressant. Les gens qui faisaient partie de la bourgeoisie, bourgeoisie rurale. Lui, il était coiffeur, photographe, apiculteur, horticulteur, de tout mais un professionnel. Et bon ben, j'allais, j'étais souvent chez eux. Parce qu'en plus il avait deux filles, une qui était un petit peu plus jeune que moi, et l'autre bien plus âgée que moi. Et ben, on est tout de suite tombé tous les deux amoureux avec la petite, avec la petite fille. Voilà, et on se quittait plus [rires] la plupart du temps. Et son... son père était très, très enfin... je lui plaisais beaucoup. Il m'emmenait avec lui partout etc, bon ! Et dans cette maison, on a... ils ont fait un

peu... ils ont établi... ils ont décidé d'établir les cuisines pour tous les gens qui étaient réfugiés là.

Et là, il faut dire que j'ai vécu une vie magnifique pendant six à sept mois, jusqu'à ce que la Guerre mondiale a éclaté. C'était... on a... J'arrivais de l'enfer et puis ça me paraissait un monde que l'insouciance qu'il avait et tout. C'était terrible. C'était fantastique. C'était... Et, on a pu prendre contact avec mon père qui avait... qui était passé je crois un jour après ou deux jours après, qui avait été évacué sur Quimper. Et ben, il a... il est venu nous rejoindre. Il est venu nous rejoindre et... Mais dans le village là, il y avait deux tailleurs. Donc mon père pouvait pas exercer. Donc voilà, c'était comme ça. On a passé une vie magnifique jusqu'à que la guerre mondiale éclate.

Là, il nous a dit, « *Ecoutez. Terminée la partie. Et l'entracte est terminée. On reçoit des gens du nord de la France, des Belges, des Lorrains, des Alsaciens tous ça. Il... il faut que... il faut que vous vous débrouilliez tout seuls* ». Et comme dans un village à côté, qui était juste dans la Nièvre, y'avait pas de tailleur, ou un tailleur qui était très âgé et ne pouvait exercer, les amis français que l'on avait là, nous ont loué une maison. Et pour que mon père se mette à son compte, mon père a commencé à travailler. Mais c'était... ce qui est embêtant, c'était la commune, c'était Entrains-sur-Nohain. Et c'était par rapport à la commune où on avait vécu d'abord. Parce qu'on avait été à l'école. J'étais... j'avais été à l'école tout de suite. Les instituteurs qui étaient jeunes avaient... nous avaient pris avec beaucoup d'attention surtout les enfants des Espagnols. Parce qu'ils ont tout de suite compris que nous on allait apprendre le français tout de suite et aider nos parents. Si, c'est vrai que moi, en Catalogne j'avais appris. J'ai appris le catalan et j'avais presque perdu le castillan. Et là, le catalan m'a aidé énormément parce qu'en trois mois je parlais couramment le français. Et ma mère se servait de moi pour aller faire les courses. C'était moi l'interprète de la famille et...

Voilà, quand je suis arrivé dans la commune d'à-côté, ça été une horreur parce que les gens nous... j'ai découvert le racisme. Les gens nous regardaient comme des bêtes qui arrivaient d'une autre planète, comme des gens dangereux. Et en même temps, ils avaient été très influencés par la propagande ambiante de l'époque sur les

Espagnols, les républicains espagnols, les « rouges ». Et quand j'ai vu ça... puisqu'ils arrivaient même à la fenêtre. Ils venaient en groupe à la fenêtre, regarder comment on était, et comment on vivait. « Descaradamente » qu'on dit en espagnol « de façon effrontée », regardaient, voilà, ce qu'on faisait comme qualité. C'était une horreur. Moi, j'ai toujours compris. Je dis là maintenant, c'est fini la tranquillité. C'est terminé. Là, quand je vais à l'école, il va falloir que je fasse très attention parce que je risque très gros. Effectivement, le premier jour que j'étais à l'école, tout seul dans la cour, tous les gosses autour en train de me regarder, à trois mètres dans la cour de l'école. Et bon ben, j'étais à l'école, j'ai commencé à apprendre comme... comme les autres et ça a pas manqué. Le premier jour que je sors de l'école j'ai fait à peine 200 mètres, toute une bande m'est tombée dessus pour me taper. Un grand dada parce que moi j'étais tout petit, j'étais chétif et tout. J'étais tout petit, un grand dada m'a donné un coup de poing par derrière. Il m'a... Enfin, il m'a étalé. Je me suis étalé et je me suis redressé aussitôt. Et je lui ai fait face. Et je l'ai mis KO. Enfin, un direct à l'estomac et il est tombé comme une planche. « Clac ! ». Ils savaient pas. Ils avaient peur de moi. Ils avaient peur de moi parce qu'on leur avait bourré le crâne. Mais en même temps, ils voulaient me taper. Et le gars, les gars, ils sont tous arrivés. Ils l'ont ramassé et il s'est relevé. Je me suis mis en position de défense. Et j'ai dit : « *Bon si tu veux recommencer, on repart* ». Et à partir de là, ça été terminé parce que même les grands me craignaient. Et bon, ce sont, après... ils sont devenus de bons copains etc. Mais bon au début, c'était comme ça !

Évidemment, il se passait que moi j'avais mûri six, sept ans de plus mentalement que mes copains français. Parce que ce que j'avais vécu m'a m'avait mûri énormément. Je faisais des choses non, mais... C'est les choses de juger de tout ça oui ! Et à l'école, bon ben, je suis devenu tout de suite le leader. Les gosses parce que bon, ils venaient me demander des choses. Je m'étais battu une fois avec un grand dada aussi pareil. On s'était rencontrés aussi pareil sans vouloir. Il m'avait mis une... une baffe et je l'avais mis KO aussi. Alors évidemment, un grand dada qui était deux fois comme moi, j'avais mis un direct dans l'estomac et tombé comme une planche et qui avait pas osé riposter. Et après, tous les grands avaient peur de moi. Ça, c'était l'ambiance un peu dans le village.

Donc vous avez eu une scolarité normale ? Pendant même les années de guerre ça s'est passé ? Elles se sont passées à l'école, vous avez pu continuer ensuite. Où avez-vous vécu ?

Ben, c'est-à-dire que nous avons vécu à Entrains. Ce qui s'est passé, c'est qu'au bout d'un mois, d'un mois et demi, les gendarmes sont à la maison. Ils ont dit, « *Vous n'avez pas le droit d'exercer* » à mon père. « *Vous avez pas le droit d'exercer* ». Et là, on a essayé de travailler dans les bois parce que là-bas, il y avait beaucoup de bûcherons. Évidemment tous les Français étaient mobilisés. Y'avait plus rien. Il fallait... il fallait couper du bois. Il fallait parce qu'à l'époque, on vivait beaucoup, on se chauffait au bois. Le charbon de bois aussi ça fonctionnait énormément. Mais on n'avait pas pu, bon, on n'avait pas pu s'en tirer. Alors mon père a trouvé une combine avec les amis français. Y'avait un très grand magasin de confection. Et ils avaient besoin évidemment... ils avaient besoin quelqu'un, d'un tailleur, pour faire les retouches, pour faire les costumes. Parce qu'à l'époque, on faisait beaucoup de costumes sur mesure. Ils l'avaient pris. Évidemment, ils l'exploitaient et bon, on vivait comme ça. On vivait comme ça ! Et moi, à l'école, au début bon, ça s'est passé comme ça. Après, je me suis intégré petit à petit. Je commen... j'avais des difficultés parce qu'il fallait apprendre le français. Mais non seulement le français, le parler, le français écrit. Et j'ai perdu un an, j'ai perdu un an quoi ! J'avais perdu un an en Espagne ou deux. J'en ai perdu un an là-bas. Mais, la deuxième année, et je me suis éclaté quoi ! J'avais pris une maturité. Et j'étais subitement devenu le premier de la classe. Et, toute l'année premier, j'avais des notes super, toujours, alors que mon père pouvait pas m'aider. J'ai fait une scolarité sous l'occupation. Pour moi, c'était fantastique.

Donc l'école s'est terminée. Vous avez appris un métier ?

C'est-à-dire que c'était plus compliqué que ça parce que [*soufflement et rires*], c'est plus compliqué que ça encore. Parce que y'a l'occupation, c'était pas facile. Parce que là-bas, y'avait d'abord en 40. Y'a eu 40. 40, on a vécu quinze jours terribles. On était dans l'axe Paris-Bordeaux, l'axe de la route, la route nationale et on a vu défiler la

moitié de Paris, les civils qui passaient avec leurs chats, leurs chiens, tout sur la voiture dans le truc.

L'exode.

L'exode. Et, la nuit, c'était l'armée, avec leurs camions, leurs canons, leurs... Et mon père était... il était comme un tigre. Il s'est dit bon : « *Dans une cage, qu'est-ce que je vais faire. Qu'est-ce qu'on va devenir ? Donc qu'est-ce qu'on va devenir ?* ». Pour mon père, ça a été affreux. Je l'ai vu brûler sa carte de... de C.N.T. Je l'ai vu brûler ! Parce qu'il était désespéré. Et justement les voisins, les amis qui étaient à l'hôtel, ils sont venus nous voir et ils ont dit : « *Ouais, qu'est-ce que vous faites ? Vous descendez dans le Sud ?* ». Mon père, il dit : « *Bon, aucun intérêt. Dans le Sud ou ici, c'est pareil.* » « *Alors, parce que nous, on s'en va* ». « *Si vous partez pas, vous venez à l'hôtel, vous gardez l'hôtel* ».

On est partis se cacher dans les bois avec d'autres bûcherons espagnols pour savoir ce qu'il se passait. Et quand ils ont su que les Allemands étaient dans la région, les bûcherons qui étaient là, qu'on était cachés dans les bois, sont partis. Ils ont pris leur sac, ils sont partis vers le sud.

Les bûcherons espagnols, c'étaient en fait des anciens soldats républicains.

Oui, c'est ça. C'est des anciens soldats républicains. Et là, avec mon père, on est partis. Mon père m'a pris par la main et dit, « *Bon, on va voir* ». On entendait l'armée allemande qui passait sur la route. On a été carrément voir. Il m'a pris par la main. On va rencontrer les soldats allemands. On est sortis en bord de route et on est passés. Ils nous saluaient à chaque fois. Y en a même un qui nous a lancé un paquet de bonbons. Alors mon père après, bon, il dit : « *Bon ça y est. On s'en va !* » Mais on... sur le chemin, il me dit : « *Tu sais, maintenant, ça, c'est terminé là. Tu lèves plus le poing là, ni « se te ocurra » [rires]* ». *Tu lèves plus le poing là. C'est terminé là !* ».

Et on a été à l'hôtel. On est restés plusieurs jours. Je pourrais m'étaler là-dessus sur beaucoup de choses. Mais, là y'avait déjà les... les éclaireurs allemands étaient passés. Ils avaient saccagé pas mal de choses. On avait quelques jours et on est rentrés sur le... à Entrains. C'était sur la nationale. On revient c'était à 7-8 kilomètres, et y'a les Allemands étaient là. Il y avait 8 Allemands, d'importants, qui occupaient la commune. Le 1er juin est arrivé. Un soldat allemand qui est venu. Il voulait nous demander si on pouvait lui prêter la machine à coudre, parce qu'il voulait travailler pour les... pour ces compagnons, qu'il nous payerait tous ce qu'il fallait. Quand il a vu la situation où on était, il nous a donné tout de suite de l'argent. Il nous a payé à l'avance. Il nous a apporté des casseroles, des couverts, de tout. Et il nous a donné un bon pour que j'aille à la cantine chercher à manger.

Et le lendemain, deux officiers, officiellement qui arrivent et qui disent : « *Voilà, la guerre est terminée. Nous avons de très bons tissus anglais. Nous allons être en permission. Nous allons rentrer en Allemagne et nous voulions de très beaux costumes civils. Est-ce que vous voulez nous travailler, nous faire ces costumes ? On sait que vous êtes tailleur, un bon tailleur* » Bon ! On a dit oui ! Mon père a dit : « *Oui ! Mais voilà, les Français ne me laissent pas travailler* » Alors l'autre, les officiers dit : « *Ecoutez, je crois que vous n'avez pas compris la situation. La guerre est terminée. C'est nous qui avons gagné la guerre. C'est nous qui commandons ici en France. C'est nous qui commandons, qui gouvernons la France. Si vous voulez travailler, c'est très simple, vous dites « oui ». Je vous fais un papier. Vous allez à la Kommandantur et demain on revient.* »

Ils ont fait un papier pour qu'il aille à la Kommandantur. Deux jours, ils sont arrivés. Ils étaient plus deux, ils étaient trois. Y'en a un qui parlait espagnol beaucoup mieux que nous. Et quand je suis arrivé, il expliquait le... celui qui parlait espagnol, il avait été en Espagne. Il lui expliquait à mon père. Je me rappelle, il disait : « *Tu sais, vous savez les Espagnols, les soldats, fantastiques, les rouges, les nationaux, les soldats fantastiques. Les Français, rien du tout, rien du tout, des poules-mouillées, ça sert à rien.* » Mon père disait rien, lui. Il cousait. Il coupait son machin. Il disait rien, mais moi je me disais ce salaud-là. Ça moi je co... vraiment c'est pas l'unité que j'étais. Je dis ça se trouve ce salaud-là, il était dans ces avions-là qui étaient en train de nous

canardés. Moi, je me... [rires] je voulais pas rester là. Ça s'est passé comme ça. Et quand... il disait à mon père, « *Voilà, vous voyez la France quinze jours kaput, quinze jours kaput, l'Angleterre, maintenant c'est l'Angleterre, l'Angleterre, cinq semaines, cinq semaines kaput, kaput !* » »

Et quand [rires] et le le soldat allemand qui était là en train de coudre là, quand ils sont partis Allemands « *Angleterre is kaput. Hitler kaput ! Hitler kaput ! Angleterre is kaput !* » Ça s'est passé comme ça et bon ben ça voilà. Mon père avait pu travailler, pas seulement pour les Allemands... Puis, il travaillait principalement pour les Français, parce que là il a travaillé pour ces trois officiers. Après je crois avec les Allemands il a plus rien fait [respiration].

Ça nous a permis de vivre, oui. C'est-à-dire que quand la rencontre qui a eu entre les officiers, mon père, c'était simple. Mon père: « *Oui moi je suis obligé de travailler. J'ai une famille à faire, à nourrir et à vivre. Je ne peux pas faire autrement. J'ai besoin de travailler* ». C'est là que bon, il a commencé à travailler pour les Allemands. Après, il a continué, évidemment. Ça lui a permis de continuer de travailler. C'était le seul tailleur qui y'avait sur une commune de 1 500 habitants. Il avait du travail trois ans d'avance ou quatre ans d'avance. Ça nous a permis de ne pas... avoir les mêmes privations qu'avaient beaucoup de Français. Peut-être pas dans la commune parce que il y a eu... C'est une zone agricole, il y avait quand même... on arrivait à s'en sortir, mais... Si dans les villes, dans la ville, il y avait des gens crevés de faim. Bon, mon père, bon quelqu'un venait de se faire coudre un costume, parce qu'il allait marier son fils ou etc : « *Oui d'accord* ». « *J'ai besoin dans deux mois* ». « *Ah non, je peux pas dans deux mois. J'ai du travail, dans un an ! Ah non, non ! Vous me demandez ce que vous voulez* » Mais souvent, c'était des riches paysans : « *Bon ben écoutez, vous me...* » « *D'accord, je vous le fais dans un mois, mais il me faudrait un sac de farine... Mon fils, il ira vous chercher. Un demi kilos de beurre toutes les semaines chez vous. Et puis vous achète... vous achèterez des pommes* ». A l'époque des pommes, etc : « *Ouais, ouais, tous ce que vous voulez* », à des prix... C'est les pommes d'Entrains. C'était au pays. C'est comme ça. Ça nous a permis de bien vivre pendant l'occupation.

Au début de l'occupation, parce que ça s'était en 40 en fait ?

C'est en 40, et même après !

Même après.

Même après de vivre parce que bon y'avait pas de tailleur dans le village. Mais ça, y'a beaucoup d'Espagnols qui sont arrivés, les compagnons travailleurs. Et mon père et ma mère avaient pris contact avec des cousins qui étaient du côté de Saint-Nazaire, et qui étaient très mal. Et il les a... il les a fait venir chez nous. Ils se sont évadés. Ils sont venus chez nous, celui qui est devenu mon oncle. Et ils ont monté un réseau. Et il faisait évader les gens qui souvent étaient déplacés sur les îles normandes, où ils vivaient très mal. C'était l'enfer, il faisait évader et c'est souvent des gens CNT, j'ai vu...

Et c'était à quel moment ?

C'était ça c'était en 41, 42, 43. Voyez, c'était bien, 42, 43. Et je voyais souvent chez moi passer. Alors chez moi, pfff, y'a beau... la commune, c'est une commune commerciale. C'est-à-dire qui y'avait une fois par semaine, y'avait le marché du village. Alors, tous les paysans descendaient là vendre leurs produits et beaucoup de gens, beaucoup de bûcherons qui avaient autour, descendaient faire les achats au moins tous les quinze jours, faire les achats pour les quinze jours. Et, les Espagnols passaient chez moi parce que comme ça ils échangeaient l'information. Et souvent quand y'en avaient qui étaient dans la... parce qu'il y en avait beaucoup qui étaient dans la misère, parce que y'avaient de tout. Il y avait beaucoup d'intellectuels de haut niveau qui étaient comme bûcherons parce qu'ils avaient pas le droit d'exercer. Et mon père les aidait financièrement.

C'est-à-dire que chez moi, c'était un peu... ils restaient manger et en même temps il les aidait financièrement. C'était un peu la maison du bon Dieu, au grand dam de ma mère parce qu'on était toujours fauchés. Il gagnait beaucoup d'argent parce qu'il travaillait beaucoup d'heures. Chez nous y avait une des jeunes filles qu'on avait connue française, qu'on avait connue au début dans l'autre commune qui venait tous

les jours apprendre le métier et qui travaillait. Y avait deux femmes qui travaillaient et puis mon père donnait du travail comme il avait beaucoup de travail, il donnait souvent du travail à des femmes de prisonniers qui étaient là parce qu'elles avaient besoin de manger. Et puis mon père avait trop de travail, voilà. C'est comme ça on a passé les trois ans. Mais on a caché ce fameux... enfin comme je vous ai dit y'a beaucoup de gens, de Parisiens qui descendaient sur la commune, un peu pour se cacher, et puis pour pouvoir manger aussi.

C'est une commune qui avait beaucoup grossi. Et une femme qui est arrivée, qui s'est liée d'amitié avec mon père. Elle parlait très bien espagnol et un beau jour, elle lui a dit à mon père : *« Mon fils, mon fils est un ancien brigadiste. Il est poursuivi par la Gestapo. Il est condamné à mort. Est-ce que vous pouvez nous aider à le cacher pendant quelque temps ? »*. Et mon père, bon, on a dit: *« Oui, on va le cacher »*. Et un jour j'ai vu passer un grand bonhomme chez moi, un soir. Le soir, il parlait très bien espagnol. Puis je l'ai plus revu le lendemain matin.

Puis deux, trois mois après, j'ai vu une très belle dame blonde, très mignonne, elle me fascinait, qui est arrivée. Et puis lui, il est arrivé lui aussi la nuit. Et puis ils s'embrassaient, c'était sa femme, qui était infirmière à Paris. Puis ça s'est passé comme ça, trois ou quatre fois sur six ou huit mois. Parce que, évidemment, il allait, il venait chez nous. Il allait pas chez sa mère, il venait chez nous. Il disparaissait puis j'ai su qu'il était avec... Un groupe d'Espagnols le cachait. Ça s'est passé comme ça. Et mon... mon père, il a monté un réseau. Pourquoi ? Parce que mon père, avec son métier, avait des contacts avec beaucoup de maires, des communes environnantes, des grands centres forestiers qui faisaient travailler ces Espagnols. Et comme ils étaient maires, ils avaient la possibilité de faire des papiers à tous ceux qui arrivaient.

C'était en zone occupée ?

C'était en zone occupée ! En zone occupée, en zone occupée. J'vous dirais, entre-temps, les Allemands étaient partis. Y'avait la guerre en 41. Quand la guerre s'est déclarée avec le... en URSS, avec la... la Russie, ils sont tous partis. D'ailleurs, le soldat allemand qui était là, il s'était mis à pleurer. Il est venu nous dire au revoir. Il s'est mis

à pleurer. Il a dit au revoir à ces enfants, qu'il reverrait plus ses enfants. Il était désespéré parce qu'il allait plus voir ses enfants, « *Hitler kaput !* » Il faisait dire « *Hitler kaput ! Hitler kaput ! Hitler kaput ! Je ne verrai plus mes enfants !* » C'était terrible. Ça, c'était terrible, et là m... très peu temps après que les Allemands soient partis, y'a déjà les maquis qui ont commencé à passer. Y'avait les groupes de maquis qui sont formés là-bas. Et on voyait passer aussi bien les maquis [*rires*], que les Allemands, que les miliciens. Bien, beaux jours-là, en 43, ben y'a les manifestations à la commune, les jeunes qui ont manifesté le 14 juillet, c'était terrible ! La Gestapo est arrivée. Les SS sont arrivés, tout le truc.

Et mon père a failli se faire ramasser dans d'autres rafles parce qu'il sortait aussi les dimanches. Et moi j'allais chez un voisin. On avait des voisins par derrière, qui donnaient la même cour. Au début, ils nous regardaient de travers. C'étaient des commerçants importants. Mais après bon, ils avaient vu préoccupation qu'on était des gens normaux. Puis, comme on était des républicains espagnols, ça changeait tout. C'était l'inverse qui s'était produit là. Et je jouais avec ces filles puis j'étais rent... j'avais fini par rentrer chez elles. Et puis chez elles j'avais... un soir le père écoutait radio Londres, puis il a vu que je prêtais beaucoup d'attention à l'information. Il m'a dit : « *Si... si, ça t'intéresse ?* » J'ai dit : « *Mais ça m'intéresse, oui* ». « *Si tu veux, tu viens !* » Et j'allais souvent écouter radio Londres, le soir chez lui. Mon père m'envoyait écouter, jouer avec les petites pour aller écouter la radio. C'est comme ça que j'ai suivi toute la bataille de Stalingrad entre 42 et 43. Et je me rappelle que, quand je lui ai donné d'information à mon père, que 140 bat... 140 divisions, qui étaient décimées, etc. Mon père, il me dit : « *Tu vois, Edouardo, tu te souviendras bien. L'armée rouge vient de sauver le monde du fascisme* ». Pourtant, il était pas du parti communiste. « *Tu te souviendras toute ta vie, les idées que tu as n'importe, mais tu te souviendras de ça !* » Ça, c'était comme ça. Et là je vous dis sans vouloir je ne faisais-là pas de la Résistance mais un peu je contribuais. Et je me rappelle que les amis espagnols, ses cousins sont arrivés. Ils étaient sept ou huit. Ils sont arrivés, ils ont échangé des mots dans l'atelier. Ils étaient allés boire un coup. Alors qu'ils allaient jamais au bar, parce qu'il fallait pas aller au bar, parce que là c'était dangereux, très dangereux. Et ils ont été boire un coup. Ils m'ont emmené avec eux pour boire un coup, célébrer la bataille

de Stalingrad, c'est voilà ! Et mon père m'a dit : « *Tu vois, bon, dans un an, on est de retour au village* ». Il a été voir un voisin, un ami qui était menuisier ébéniste. Il a fallu une grande malle parce qu'on allait partir à la ...

En Espagne !

En Espagne. Mais manque de chance, ma mère avait... la mère à Madrid, à Barcelone on avait crevé de faim. Mais ma mère ne mangeait pas. Elle avait attrapé une anémie terrible. Ça lui est monté au cerveau. Et en 42, elle a fait une dépression et puis elle s'en ait plus remise. Une anémie qui s'est montée à la tête. C'était terrible parce que bon, chez moi, ça dégradait complètement la situation dans le couple. Et mon père est tombé malade aussi. Et ma mère ne faisait presque plus rien à la maison. Moi j'étais obligé de laver le sol, de faire la vaisselle, parce que mon père travaillait douze heures, quatorze heures par jour pour nous nourrir, pour nous faire vivre. En plus, bon, comme il répartissait beaucoup d'argent.

Et un beau jour, un matin, c'était en c'était en début 44, j'allais à l'école, je partais en courant à l'école et il m'a retenu, il m'dit : « *Arrête ! Tu sais, je suis très malade !* » Je savais qu'il était très malade parce que c'est moi qui l'ai soigné. C'est moi qui lui mettais les ventouses, et tout ça. Il avait d'abord un rhume, un gros rhume, après une pleurésie et cetera. « *Tu sais, je suis très malade. Je m'en vais à Paris, je sais pas si je reviendrais. Tu as la bande là, à t'occuper. Si je reviens pas, tu prends la bande et tu t'en vas au village. La famille se chargera de vous* ». Il était loin de penser la situation dans laquelle était l'Espagne à l'époque. Et je l'ai plus revu, parce que les communications avec Paris, c'était une horreur. Fallait passer par Nevers etcetera et tout. On s'est plus revus avec mon père. Trois mois après, il est décédé. Moi, j'allais à l'école. J'ai passé le certificat d'étude, j'avais 13 ans. Et moi j'avais mon... mon p'tit frère qui était né, parce que justement c'était... une recommandation du médecin : peut-être en naissant, avec la naissance, elle allait peut-être se rééquilibrer. Et au lieu de se rééquilibrer, ça avait été pire. C'était nous qui devions nous occuper de mon petit frère, lui donner le biberon, le... Et il se berçait tout seul dans son truc. Voyez un peu la... la vie que j'ai menée ! Et c'était... c'est là que j'ai vraiment connu la solidarité des

gens, parce que pendant l'absence de mon père, il nous avait laissé un peu d'argent. Il nous avait laissé de l'argent, pas mal d'argent mais en plus y'avait les Espagnols qui venaient, qui nous portaient de l'argent toutes les sem... tous les quinze jours. Et qui y'avait les pharmaciens qui étaient en face, qui avaient un œil sur nous. La pharmacienne et cetera qui avaient un œil sur nous.

Et j'ai passé le certificat d'études le premier juin 1945. Et le... 45 c'est ça, c'était en 45. C'était pas en 44, c'était en 45. Et le 2 juin, mon père est décédé. Mais en 44, oui en 44, parce que c'est en 44 le plus important. On a vécu toute la libération. On était en plein dans... dans le cafouillage parce que là, les résistants sont arrivés de suite à occuper le village. Huit, dix jours après le débarquement, le village a été occupé par le FTP. Ils ont coupé toutes les routes. Mon père a dit : « *Bon, ils sont bien mignons mais ils vont jamais pouvoir tenir là. C'est un peu tôt. Ils vont jamais pouvoir tenir si y'a deux convois qui arrivent. Ils vont arrêter un convoi et pourront pas arrêter l'autre. Je vais vous sortir de là. J'vais vous emmener dans les bois chez des amis espagnols parce que moi, je continuerais à travailler ici. Mais j'ai beaucoup de travail. Mais si on doit fuir précipitamment, parce que si les Allemands arrivent, une deuxième colonne, ils vont brûler le village* ». Parce qu'on savait comment ils opéraient. Nous, on était clair là-dessus, et bon, c'est ce qui s'est d'ailleurs passé. Ils n'ont pas brûlé le village, parce qu'ils ont eu de la chance que c'était la wehrmacht. S'ils avaient brûlé le village, ils ont arrêté un convoi. Tous les jours, il y avait des combats. C'était l'axe Paris, l'axe Bordeaux-Paris qui partait. Les Allemands, ils partaient de Bordeaux et montaient avec des... des convois entiers de matériels, d'usines entières qui, démontées ici sur Bordeaux, pour les emmener en Allemagne. Et là c'était des combats tous les jours, jusqu'à la libération. Bon, bon, voilà !

Moi je suis descendu plusieurs fois au village avec mon père pendant... pendant... Je pourrais m'éternir... parce que y'a pleins d'aventures là-dessus mais non, j'arrête. Ce qui a été fantastique pour moi, c'est que je passe de juin 1944 – « Maréchal nous voilà ». On le chantait pas à l'école. On le chantait plus à l'école. On l'avait chanté, mais cet esprit – à septembre, octobre 1944 ou programme à l'école, la révolution française, les droits de l'homme, les encyclopédistes. Pour moi, c'était... Puis la Résistance, il

fallait faire éloge de la Résistance à l'école. Les rédactions c'étaient la Résistance, les Résistants. Ah moi, là, je m'éclatais parce que j'étais dans mon élément. Les républicains espagnols ils étaient... l'élément tous ce que j'avais sortis là. Et mais voilà, moi, ça m'a vraiment... j'étais enthousiasmé. J'étais... et surtout le prof qui était, il devait être socialiste, il dit : « *Ouais vous avez de la chance vous allez connaître un autre monde complètement différent, social, vous allez pouvoir faire des études et tout ça* ». Mais quand mon père est décédé, je me suis rendu compte que je m'étais fait avoir parce que c'était pas vrai ! Parce que...

Avez-vous gardé des liens avec votre pays ou avec d'autres compatriotes, après la guerre justement ?

Oui, c'est-à-dire que bon, quand mon père est décédé, on est... on n'avait pas de famille ici. C'est-à-dire que y'a des parents qui étaient du côté de Saint-Emilion qui sont venus me chercher. Mais il avait une famille qui avait neuf gosses. Ils pouvaient pas s'occuper de nous. C'est surtout les gens du village qui avaient dit... qui avaient décidé qu'on ne laissait pas les enfants de Tomas abandonnés. Il fallait les récupérer, parce que, évidemment, à l'époque, les républicains espagnols, ils pensaient que y'en avait pour trois jours. Trois jours Franco y'en avait plus, que bon alors, on allait récupérer. On allait se répartir entre les familles et puis après on les remettait à la famille. Donc ils sont venus me chercher mais nous, enfin mon oncle et une cousine sont venus nous chercher. Mais c'était pas pour nous garder, c'était pour... pour... voilà !

Alors on est restés du côté de Saint-Emilion. Mais j'étais dans des familles espagnoles, on travaillait en France. Plus tard, j'étais à Saint-Savin, on a... la famille s'est déplacée sur Saint-Savin sur l'île. Je suis resté à Saint-Savin de l'île. Je jouais dans l'équipe de foot, de truc. Et puis mon oncle... Enfin après on est partis en Périgord parce que c'était... Mon oncle s'est suicidé. Parce que mon oncle... parce que je l'appelais mon oncle, il était pas mon oncle de sang. Il avait été... il était capitaine

de l'armée républicaine. Il avait été gravement blessé à la tête et il avait des crises terribles. Il avait peur de devenir fou et il s'est suicidé.

Et moi, j'suis rentré à Bordeaux dans une école professionnelle. On avait récupéré mon frère qui était avec nous. C'est-à-dire que j'aurais pu déjà à... à l'âge de 14-15 ans venir à Bordeaux parce qu'il y avait une... ils avaient... la préfecture avait détaché une assistante sociale pour s'occuper des enfants de républicains espagnols qui était un peu égarés... était venue me voir pour que j'aille à Bordeaux dans un centre de formation professionnelle, dans un centre d'apprentissage à Blanquefort, concrètement interne pour apprendre un métier.

Après elle me dit : « *Ajusteur, tourneur, etc. Et puis, on va te trouver un travail, tu travailleras dans l'usine d'armement, dans l'usine.* » Mais je dis : « *Et mon frère, ouais mais mon frère ça m'embête de l'abandonner* » etc. « *Il est tout petit* ». Et j'ai pas voulu. Et puis bon, après j'étais obligé de refaire le même chemin tout seul dans d'autres conditions. Et quand mon... mon oncle est décédé, j'suis venu à Bordeaux dans une école. Et, c'est à Bord... c'est à ce moment-là que j'suis resté à Bordeaux dans ben... A Bordeaux j'étais dans un centre accéléré, mais j'ai continué à étudier à La bourse du travail, dessinateur, un BTS, tout ça. Et j'allais en même temps au groupe Miguel Hernandez, etc. J'savais que j'étais à la fois français. J'étais en France. J'étais avec des Français et des Espagnols.

Vous avez quitté votre pays en 1939, à quel moment y êtes-vous revenu ?

Je suis revenu en 1958, mais clandestinement.

Donc, on va pas s'étendre sur la partie clandestine...